

directeur technique Daniel Touloumet  
directeur technique adjoint Gilles Maréchal  
régie **Laurie Barrère**  
chef son et vidéo Anne Dorémus  
régie son **Florent Dalmas**  
opérateurs son et vidéo Sylvère Caton, Guillaume Duguet  
chef électricien André Raclé  
chef électricien adjoint Stéphane Hochart  
régie lumière **Pascal Levesque**  
électriciens **David Ouari**, Cyril Leclerc, Stéphane Touche,  
Gildas Roudaut, Yuko Sano-Ronnel, Nicolas Zuraw  
chef machiniste Yannick Loyzance  
chef machiniste adjoint Bruno Drillaud  
machinistes **Thierry Bastier**, **Christian Felipe**, Marion Guenot,  
Guy Laposta, David Nahmany, Loualid Saïdi, Bruno Toraille  
chef accessoiriste Georges Fiore  
accessoiriste **Caroline Mexme**, François Berthévas  
chef habilleuse Sonia Constantin  
habilleuses **Tassadite Chikhi**, Sophie Seynaeve  
CAO-DAO Jean-Michel Platon  
Secrétariat technique Julie Mercier



THÉÂTRE  
NATIONAL  
DE  
CÔTE D'AZUR  
COLLINE

du 20 avril au 13 mai 2007  
Grand Théâtre

# LE PRÉSIDENT

# LE PRÉSIDENT

texte **Thomas Bernhard**

mise en scène **Blandine Savetier**

texte français **Claude Porcell**

dramaturgie **Waddah Saab**

scénographie **Emmanuel Clolus**

lumière **Philippe Berthomé**

assistante lumière **Laïs Foulc**

création sonore et musicale **François Marillier**

assistant mise en scène **Grégoire Aubert**

costumes **Claire Risterucci**

maquillages **Catherine Saint-Sever**

photo **Hervé Ternisen**

cours de chant **Agnès Bove**

accessoires **Mathieu Dupuis**

avec

**Charlotte Clamens** L'actrice, Madame Gai, un croque-mort

**Philippe Grand'Henry** Le colonel, Le masseur, un croque-mort

**Éric Guérin** Le président

**Dominique Valadié** La présidente

Le spectacle a été créé le 19 février 2007 à la Comédie de Béthune.

*Le Président*, dans le texte français de Claude Porcell, est paru à L'Arche Éditeur, Paris, 1992.

**production** Compagnie Longtemps je me suis couché de bonne heure, La Comédie de Béthune, Centre dramatique national du Nord Pas-de-Calais, Théâtre de la Place – Centre européen de création théâtrale et chorégraphique (Liège), Théâtre National de la Colline avec la participation du Jeune Théâtre National

*Honorable assistance... tout est risible quand on pense à la mort.* Thomas Bernhard a prononcé ces mots le jour où lui fut remis le Prix National Autrichien.

Être mortel fonde la tragédie d'être homme. Tout le reste est objet de dérision. Thomas Bernhard nous fait entendre au fil de son œuvre que tragédie et comédie sont inséparables. La comédie chez Bernhard ne procède pas du rire qui divertit, qui détourne. On y regarde plutôt la mort en face et on rit.

De la mort, il est beaucoup question dans *Le Président*. La pièce se déroule dans une ambiance insurrectionnelle. Le couple présidentiel vient d'échapper à un attentat. Les élites du pays, toutes 'les têtes claires' se font assassiner par les anarchistes/terroristes. Le fils du couple présidentiel est lui-même passé du côté des anarchistes et la menace du parricide, crime suprême, tragédie par excellence, flotte tout au long de la pièce.

La première partie de la pièce est centrée sur la présidente. Elle commence comme une comédie du pouvoir mettant en scène son chien et Madame Gai, sa femme de chambre. C'est aussi la tragédie d'une femme qui voit le pouvoir présidentiel se décomposer, l'État tout entier sombrer et qui a peur. Elle tente de sauver les apparences, puis exhibe sans retenue la déchéance du couple présidentiel. Au terme de cette première partie, la présidente aura joué un rôle de révélatrice, celle par qui les masques tombent et le scandale de la déliquescence du pouvoir s'expose.

La deuxième partie se déroule à Estoril, au Portugal, dans un pays pas encore sorti de la dictature, une société figée dans ses structures du début du vingtième siècle, un rêve de dictateur déchu. Le président est venu retrouver dans cette ambiance de 'conte de fées' la sérénité qu'il n'a plus dans son pays. Il se laisse aller devant sa maîtresse actrice à sa comédie du pouvoir, ponctuée d'un discours sur l'art et la politique. La vie est un jeu, le monde un grand opéra.

On attend une tragédie, elle s'ébauche et aussitôt une facétie abat la gravité qui s'était mise en place. Ou alors au milieu d'une situation et d'un discours grotesques, surgissent des propos d'une lucidité saisissante sur la condition humaine. Je ne vois pas dans l'exacerbation de cette dualité par Bernhard un simple exercice de style. Je l'entends comme la seule attitude possible dans la vie, d'un homme que les tragédies du vingtième siècle ont profondément blessé. Ces blessures sont les miennes, elles sont les nôtres. Approcher l'œuvre de Thomas Bernhard invite à habiter nos tragédies, sans faux semblant et si possible en en riant.

**Blandine Savetier**